
LODOIK;
OU,
LEÇONS DE MORALE
POUR
L'INSTRUCTION ET L'AMUSEMENT
DE LA
JEUNESSE.
VOL. VI.

LODOIK;
OU,
LEÇONS DE MORALE
POUR
L'INSTRUCTION ET L'AMUSEMENT
DE LA
JEUNESSE.

" Il sentoit comme un Homme, il pensoit comme un Sage."

EN SIX VOLUMES.
VOL. VI.

Londres:

IMPRIMÉ POUR LE COMPTE DE L'AUTEUR,
No. 241, OXFORD STREET;

Et se Vend chez J. BELL, No. 148, Oxford Street,
opposite Bond Street; R. EDWARDS, No. 142, New
Bond Street; CADELL and DAVIES, Strand;

C. LAW, No. 14, Ave-Maria Lane;

and at PEACOCK'S Juvenile

Library, No. 259,

Oxford Street.

1795.

Price of Subscription, for the Six Volumes, Fifteen
Shillings.

46
8. 14
89



LETTRE I.

MA CHERE ELIZA.

JE viens de recevoir, à l'instant même, la lettre par laquelle vous m'annoncez la malheureuse impossibilité où vous êtes de venir nous rejoindre cette année; je ne puis pas vous dire combien elle m'afflige; je suis sûre que Lodoïk en fera sérieusement affecté; hier il passa toute la soirée avec nous, & vous fûtes le sujet intarissable de notre conversation. Savez-vous qu'il ne s'agissoit de rien moins que d'aller tous au devant de vous jusqu'à Schaffausen, & notre bon ami devoit être de la partie; les expressions de sa joie ne le cédoient en rien à celles de Victor. & d'Amédée, & il

il étoit réellement comme un enfant en songeant qu'il vous reverroit bientôt. . . pour vous punir, je ne vous dirai point la manière intéressante dont il a parlé de vous, ni combien il vous aime.

Amédée & Victor viennent de me demander pourquoi j'ai l'air si triste, je leur ai lu votre lettre, elle les a affligés, ou plutôt elle les a tout-à-fait fâchés contre vous, & ils me chargent de vous bien gronder; vous auriez quelque idée de leur chagrin si vous pouviez savoir avec quelle impatience ils attendoient votre arrivée, & toutes les belles choses qu'ils avoient préparées pour vous recevoir : " que ferai-je maintenant," me dit Victor, " de ce beau rosier à qui j'avois donné le nom d'Eliza, & que j'avois chargé de lui dire tant de jolies choses? . . . il devoit lui fournir chaque jour une rose pendant toute la saison.— & ce sylphium," dit Amédée, " que je cultivois avec tant de soin, & que j'appellois la bonté d'Eliza; cette plante
généreuse

généreuse qui fournit aux petits oiseaux tout ce dont ils ont besoin, n'est-elle pas le véritable emblème de notre amie ?”

Lodoïk doit venir ici après dîner, je ne fermerai pas ma lettre ayant de l'avoir vu, car je ne veux pas que vous ignoriez jusqu'à quel point il sera fâché contre nous, je vous prévienne que je ne chercherai pas à l'appaiser.

7 heures du Soir.

Lodoïk vient de nous quitter, il a été sensiblement affecté lorsque je lui ai appris que vous ne viendriez pas ; “mandez lui,” m'a-t-il dit, “que je l'aime de tout mon cœur, mais que désormais, ce n'est plus dans ce monde où je lui donne rendez-vous, mais bien dans celui où les amis seront un jour réunis pour ne plus se séparer.” Vous avouerez-je que ces paroles m'ont frappée, l'air sérieux & pénétré avec lequel il les a prononcées m'a fait une impression telle qu'elles m'ont rendue involontairement

ment mélancholique. Son intérêt pour mes enfans sembloit s'être encore augmenté, & il s'est presqu'entièrement occupé d'eux pendant toute la soirée.

Eliza, vous vous rappelez combien Lodoïk étoit intéressant, hé! bien, il l'est mille fois plus encore : quelle bonté! quelle sagesse! quelle indulgence! quelle force! Sa sensibilité a quelque chose au dessus de l'humain, elle est plutôt une expression de la charité divine. Que de charmes porte avec lui un être vraiment vertueux & bon!

Depuis quelque tems nous avons formé le plan d'un petit voyage dans l'intérieur de la Suisse, & nous n'attendions que votre arrivée pour le mettre en exécution; mais, puisqu'il faut renoncer au plaisir de vous voir, nous venons de décider que dans deux jours nous commencerons notre course. Je vous promets de vous écrire le plus régulièrement que les circonstances me le permettront, & dans l'intention où je suis

toujours de vous punir de la privation que vous nous faites éprouver, je ne vous laisserai ignorer aucun détail intéressant de notre voyage, afin d'augmenter vos regrets.

Si le bon Fermier de Lodoïk est libre & que ses affaires lui permettent une absence, il sera probablement de la partie, il est même question, qu'il soit notre guide. Je ne puis encore rien vous dire de positif sur notre marche, Lodoïk en a complètement la direction, la seule condition que j'ai mise dans les pleins pouvoirs que je lui ai donnés, est que nous resterions un jour entier à Zurich, pour pouvoir remplir les engagements que j'ai pris avec Lawater. A propos je suis déterminée à lui montrer votre portrait, & à le prier de m'en dire son opinion : Je pourrai bien dire alors comme Victor ; *que je serai en état d'apprécier sa science.*

Victor & Amédée ont achevé leur lecture du soir ; l'horloge vient de frap-

per l'heure du repos. Adieu, nous vous embrassons tous comme nous vous aimons, c'est-à-dire de tout notre cœur.

R.

P. S. Continuez à m'adresser vos lettres de la même manière, j'ai pris les arrangemens nécessaires pour qu'elles m'arrivent exactement.

LETTRE II.

ZURICH.

NOUS voilà en route, ma chere amie, & quoique nous n'ayons pas fait encore beaucoup de chemin, il ne tiendrait qu'à moi de vous écrire un volume entier d'intéressantes descriptions de la nature.

ture. Rien ne sauroit peindre l'étonnement, l'admiration, & l'enthousiasme de Victor & Amédée. Lodoïk ne s'occupe que d'eux, &, sans leur donner des leçons directes, les conseils les plus sages, les vues les plus grandes leur sont présentées tout naturellement par les objets qui s'offrent successivement à eux; ce ne sont plus simplement des montagnes, des vallons qu'ils admirent, &c. tout s'anime devant eux, & leur ame communique la vie à tout ce que leurs yeux aperçoivent.

Pour en revenir à notre voyage, nous nous sommes mis en route après diner avant hier, Lodoïk, le bon Fermier, mes enfans & moi, & nous nous sommes rendus sur le bord du lac en nous promenant. Je vous ai déjà parlé du superbe spectacle qui se développe à mesure que l'on descend, ainsi je me bornerai à ajouter que, quoique j'aie fait souvent cette promenade, elle m'a paru encore plus belle la dernière fois.

Comme Victor s'étonnoit de cette sensation; " telle est," lui dit Lodoïk, " la différence qu'il y a entre les beautés qui ne sont que le produit de l'art & l'ouvrage des hommes, & celles de la Nature; les premières s'usent & finissent par devenir insipides, tandis que les autres semblent au contraire acquérir à chaque instant un degré de plus d'intérêt.—Comme cela est bien vrai," dit Amédée, "& que je l'ai bien éprouvé moi-même! je me souviens que chez ma tante il y avoit un superbe salon, tout rempli des plus belles choses, la première fois que j'y entrai j'étois dans l'admiration, & je croyois que je pourrois passer toute ma vie dans cette chambre, sans m'ennuyer un seul instant; la seconde fois que j'y fus, mon plaisir étoit déjà diminué; & le lendemain, ma Bonne voulant m'y mener encore; non, lui dis-je, allons plutôt nous promener à Hampstead—& aviez-vous déjà été à Hampstead," lui demanda

Lodoïk

Lodoïk—“j’avois fait cette promenade plus de vingt-fois, mais je ne fais pourquoi elle m’étoit toujours très agréable—vous concevez maintenant,” reprit Lodoïk, “que c’est parce qu’il n’y a rien de vraiment beau que ce qui est dans la nature; & vous saurez aussi bientôt j’espère, que rien de ce qui est hors d’elle, n’est vraiment bon.”

Lorsque nous sommes arrivés sur le bord du lac, la lune commençoit à paroître, & ses rayons se plongeant dans les eaux, répandoient une clarté douce qui faisoit du bien à l’ame. Nous avons passé cet immense pont qui traverse le lac jusqu’à Rappershwyl, il a environ mille & sept cents pieds de long; la ville est agréablement située sur une espece de promontoire; nous avons passé la nuit passablement bien. Lodoïk nous a appris que cette ville jouissoit de l’indépendance, sous la protection des Cantons de Zurich, Berne, & Glaris; & il nous a fait remarquer une inscription Latine

au dessus de la porte qu'il nous a traduite ainsi :

Sous la protection des amis fleurit la liberté.

À dix heures nous nous sommes embarqués pour Zurich, & nous avons navigé environ six heures, le lac ayant une dizaine de lieues de longueur sur une de largeur ; je vous ai déjà parlé de la beauté & de la richesse de ses bords, mais je n'en avois alors qu'une idée fort imparfaite ; les villes & villages sont, pour ainsi dire, entassés sur ses rives, & les collines qui l'environnent présentent les points de vue les plus intéressants & les plus variés ; rien ne sauroit être mieux cultivé, aussi Lodoïk nous a dit que le Canton abondoit en grains, en vin, & excellens paturages.

Je reviens à l'enthousiasme de Victor & Amédée, ils jouissent vraiment, & c'est pour moi un autre spectacle non moins intéressant, que de contempler
tous

tous leurs mouvemens, d'écouter toutes leurs expressions : je vous parlerai souvent de mes enfans, je fais combien vous leur êtes attachée, & que tous ces détails, si chers à une mere, ne vous seront pas indifférens.

Nous sommes arrivés sur les quatre heures à Zurich, & nous avons heureusement trouvé de la place dans la belle auberge de l'épée. Pendant qu'on préparoit notre diner, nous sommes allés nous promener sur le pont ; il est presque aussi large que long, & l'on auroit dit que toute la ville s'y étoit donné rendez-vous.

J'ai écrit en rentrant un petit billet à Lawater, pour lui annoncer mon arrivée, & mon désir de le voir ; je l'ai aussi prévenu que je lui amenois un de mes amis qu'il ne seroit pas fâché de connoître ; mais quand j'ai lu cet article de mon billet à Lodoïk, "ce ne sera," a-t-il dit, "qu'une reconnoissance, car nous avons été presque intimement liés il y a quelques années,

mais depuis que j'ai quitté l'Angleterre, ma vie est devenue si simple, & si tranquille, que je n'ai pas quitté ma ferme, & que je n'ai revu aucune de mes connoissances dans ce pays ; mais n'importe, le bon Lawater a vu tant de monde dans sa vie, qu'il aura peut-être de la peine à se souvenir de moi, & je serai bien aise de lui être introduit de nouveau par vous."

J'ai donc envoyé mon billet tel que je l'avois écrit, & peu de tems après j'ai reçu la réponse suivante :

Etre ami de ma chere Rosa, ce n'est point être étranger à Lawater ; venez tous passer la journée de demain dans ma maison, venez y à l'heure qu'il vous plaira ; deux conditions sont seulement requises, la premiere que vous regarderez ma maison comme la vôtre, sans vous embarrasser du maître, la seconde, que vous partagerez le diner de sa famille.

Vous concevez que toutes ces propositions ont été acceptées avec joie & reconnoissance de chacun de nous, & nous
avons

avons déterminé que par discretion nous n'irions chez Lawater qu'à onze heures; il en est déjà dix, nous ne sommes pas prêts, je vous dis donc adieu. Vous aurez encore une lettre de moi de Zurich. Victor & Amédée veulent absolument que je vous dise qu'il vous embrassent de tout leur cœur, Lodoïk qu'il n'a pas changé; j'espère que ce sera aussi assez pour moi de vous assurer que je suis la même.

R.

LETTRE III.

ZURICH.

JE voulois vous écrire hier au soir à notre retour de chez Lawater, mais il étoit si tard, & j'avois tant de choses à

B 5

vous

vous dire, que j'ai été obligée à remettre à ce matin à vous donner une relation de notre journée.

Comme vous auriez été heureuse, Elifsa, si vous aviez été avec nous ; pas un instant n'a été perdu, ni pour le cœur, ni pour l'esprit ; & vous ne pouvez vous figurer combien Victor & Amédée ont été intéressés & attentifs.

Mais pour vous détailler plus en ordre la maniere dont s'est passée notre journée, nous sommes arrivés à onze heures à la porte de Lawater, un domestique, sans nous faire attendre, nous a conduits dans un cabinet d'étude, ou espece de bibliotheque qui est au plein pied de la maison ; quoique son maître n'y fût pas. Nous avons passé là un quart d'heure seuls, occupés à examiner quelques peintures & desseins, dont plusieurs sont remarquablement bien exécutés. J'ai aperçu Lodoïk qui fixoit une gravure depuis quelques momens, avec un intérêt marqué ; je me suis approchée,
c'étoient

e'étoient deux amis qui s'embrassoient en se retrouvant dans l'éternité; je vous avoue que j'ai été émue.—“ Combien de fois,” m'a dit Lodoïk, tournant sa tête de mon côté, “ n'ai je pas fixé d'avance ce doux spectacle avec impatience d'en voir la réalité.”

Dans ce moment Lawater est entré, il nous a tous embrassés comme un bon pere, avant de nous avoir donné le tems de lui rien dire : j'ai voulu lui présenter Lodoïk, “ Lodoïk,” s'est-il écrié, “ oui c'est lui-même, je le reconnois,” & en même tems, il l'embrasse de nouveau, en le serrant fortement dans ses bras.—“ Si Lodoïk est votre ami,” m'a-t-il dit, “ il est un nouveau lien qui m'attache à vous, car il est cher a mon cœur, je l'ai aimé dès le premier moment que je l'ai vu, & je pourrois dire que j'ai jetté en lui quelques semences précieuses; &, si je ne me trompe, elles ont produit des fruits qu'il me fera doux de recueillir.”

Il étoit midi, un fille de bonne mine vint nous annoncer que le diner étoit servi, ce qui mit fin à cette scene intéressante.

Nous montâmes dans la chambre où étoit le dîner, & là nous trouvâmes Madame Lawater & ses deux filles, à qui nous fûmes présentés. Nous nous trouvâmes bientôt tous à notre aise ; &, le bon pasteur ayant béni le repas, nous nous mimes à table comme si nous n'avions formé qu'une même famille. Combien de fois, n'ai-je pas dit en moi-même ; si Eliza étoit ici, elle feroit contente. Le dîner étoit bon, quoique simple & frugal, il fut gai sans être turbulent, raisonnable sans être grave, la douce & innocente plaifanterie ne fut point oubliée. Je remarquai deux portraits d'enfans morts, Lawater s'en étant aperçu ; " ce font," me dit-il, " les portraits de deux petits Anges que j'ai dans le Ciel ; je ne crains pas de les avoir sous mes yeux dans cet état, car il me rappelle le moment

ment où leur ame innocente s'est envolée vers leur véritable pere ; & quoique la nature ait souffert de la privation, mon cœur s'est réjoui de les voir échapper à la corruption & à la douleur qui se pressent sur les pas de l'homme, dans la pénible carrière que nous parcourons ici bas. —“ Monsieur,” dit Amédée, “ quoique leur corps soit représenté sans vie, je suis sûr que leur ame est vivante, & qu'ils ont des ailes pour se transporter partout où ils veulent. —Oui, mon cher ami, leur ame est vivante, & ne mourra plus ; & quoiqu'ils n'aient pas les ailes matérielles que nous voyons aux oiseaux, ils en ont de proportionnées à l'état sublime auquel il sont arrivés, & elles ne font jamais en défaut pour les porter partout où il y a quelque chose de bon à faire.”

Il me seroit impossible de vous décrire la douce impression que je recevois à chaque instant de tout ce que j'entendois

dois ; mais ce qui me charmoit le plus c'étoit la simplicité du bon Lawater ; rien de recherché ou d'artificiel, ni dans ses pensées, ni dans ses expressions, c'est la nature elle-même. Après le diner, la conversation est devenue de plus en plus intéressante, & Lawater à fini par parler seul ; car le charme de l'entendre étoit plus fort que le désir de mettre au jour ses propres pensées. Il nous parloit de la charité, & du plaisir qu'on éprouve à soulager ceux qui souffrent, ou qui sont dans le besoin ; " en général," disoit-il, " j'ai pour principe de donner à tous ceux qui me demandent ; il m'arrive cependant quelquefois qu'étant très-occupé, je les renvoye ; mais faisant tout-à-coup réflexion que c'est peut-être un Ange qui est venu à ma porte, je me leve, cours à lui, & le rappelle, en lui disant, mon ami, mon ami, revenez ; je suis fâché de la peine que je vous donne, & je le satisfais."

Il nous a priés de nous occuper à regarder ses tableaux, gravures, & desseins, & s'est mis à son bureau pour écrire. Après une demie heure à peu près, il est venu nous rejoindre, & nous offrant un paquet de cartes qu'il tenoit à la main, "voilà," me dit-il, "ma chere Rosa, un petit souvenir que je vous donne; qu'il soit commun à ces deux enfans, & apprenez leur à apprécier la morale qu'il contient; car c'est sa pratique qui les conduira à un état de bonheur fixe, & aussi invariable que l'éternelle vérité dont ces leçons sont sorties."

J'ai pris les cartes en le remerciant; nous venons justement de lire ce qu'elles contiennent; ce sont des sentences; je ne vous en ferai pas l'éloge, il sera plus court de vous les envoyer, & si je ne me trompe, vous ne m'en ferez pas mauvais gré, les voici:

1. Bien vouloir, c'est bien faire; ne t'embarasse pas des résultats, ils ne sont pas en ton pouvoir.

2. Au-

2. Aujourd'hui le Pauvre envie le Riche ; le tems peut arriver où le Riche enviera le Pauvre.

3. Sois indulgent envers les autres, sévère pour toi-même.

4. Ne méprise pas le foible.

5. Ne demande pas le secours du fort.

6. Ne te moques pas de celui qui a mis sa confiance dans quelques simples, ou dans quelques pratiques.

7. Nous ne nous connoissons jamais bien, nous sommes toujours meilleurs ou plus mauvais que nous n'imaginons.

8. Tout me vient de Dieu, Dieu ne peut me donner que ce qui m'est bon ; je remercierai donc Dieu de tout ; ma nature périssable souffrira, mais mon Etre immortel fera content.

9. La souffrance & le trouble feront un jour jaillir dans nous un source de joie inépuisable, au sein même de la mort.

10. Si tu as des enfans, regarde les comme des pensionnaires que notre Pere commun t'a confiés ; rends les lui volontiers

tiers lorsqu'il te les redemandera, content de leur avoir été utile.

11. Fais le bien sans espérer aucun retour, & reçois, comme quelque chose qui ne t'étoit pas dû, la reconnoissance de celui que tu as été assez heureux de pouvoir obliger.

12. Sois vieux dans ta jeunesse, tu feras jeune dans ta vieillesse.

13. Si tu marches, cede le meilleur chemin à celui qui a de moins bons soutiens que toi ; si tu es à cheval, à celui qui est à pied ; si tu es en carrosse, à celui qui est à cheval.

14. Quand il pleut, tu te consoles parce que tu es sûr que le Soleil existe, & qu'il reparoîtra : si tu es malheureux, que la foi en un Dieu qui existe & qui fera sûrement briller un jour sa face consolante, te soutienne.——

Amédée a profite de la premiere occasion pour prier Lawater de dire ce qu'il pensoit de Lodoïk, & le bon Pasteur le regardant lui répondit : " Vous croyez "

croyez déjà deviner ce que j'ai à en dire, & je lis dans vos yeux, que vous n'imaginez pas qu'il soit possible de découvrir un défaut en lui ; vous allez être bien étonné, mon cher ami :” en même tems il prend une plume & se met à écrire à son bureau. Amédée n'osoit rien dire, & le fixoit avec anxiété, dans l'attente de l'arrêt qui alloit être prononcé contre son bon ami. Lawater ayant fini d'écrire remit entre mes mains un papier qui contenoit ce qui suit :

Peu d'hommes plus imparfaits, peu d'hommes meilleurs que lui. Semblable à ces plantes sensibles & délicates qui ne changent pas impunément de sol, planté dans un terrain qui lui convienne, sous une latitude qui lui soit propre, il prospérera & poussera de beaux rameaux, qui offriront au sage, une douce retraite pour la méditation, à l'homme sensible, un ombrage agréable, à l'homme fatigué ou malade, les douceurs du repos, & un fruit savoureux & fortifiant qui le mettra en état de continuer sa route avec une
nouvelle

nouvelle vigueur. Mais si, chassé par quelque tourbillon, il se trouve transporté dans ces contrées où regne un air malsain, où la terre produit ces fruits d'une si belle apparence, d'une saveur si agréable, mais qui ne sont que de subtiles poisons ; alors son ombrage peut deviner quelquefois nuisible & ses fruits porter en apparence toutes les marques de la corruption. Ces sortes de plantes sont, pour l'ordinaire, jettées çà & là pour un tems, tristes jouets des vents ; mais, à la fin, lorsqu'elles ont trouvé la terre que leur est propre, elles poussent de si profonds racines, qu'elles ne peuvent plus être arrachées, quoiqu'elles soient bien loin d'avoir la roideur du chêne, & qu'on voye souvent plier leurs branches, comme celles du Saule flexible.

Amédée ne savoit trop que penser de ce qu'il venoit d'entendre, tantôt il regardoit Lawater, tantôt moi, & tantôt il fixoit Lodoïk ; enfin les larmes commencent à humecter ses yeux, & prêt à éclater, il se précipite entre les bras de son ami,

le

le ferre avec force, en s'écriant : " Ah ! puiffé-je lui reffembler ! " & les fanglots étouffent fa voix. . . . Croiriez-vous que nous avons tous été émus jufqu'aux larmes. Le bon Pafteur ne pouvoit détourner les yeux de deffus Amédée ; & Victor, qui croyoit que fon frere étoit affligé, s'eft empreffé d'aller à lui pour le confoler. Elifa, je vous affure qu'il faudroit n'avoir pas un cœur, pour n'avoir pas été ému par ce fpectacle. J'ai vu fouvent des fcenes touchantes, foit fur le théâtre de la vie, foit fur celui où l'art cherche à copier la nature, mais aucune n'a été plus droit à mon cœur, que celle dont je viens de vous rendre compte.

Il étoit tard, je ne voulois pas quitter Lawater fans lui avoir montré votre portrait, & avoir fon jugement ; je vous envoie le peu de mots qu'il a écrits à votre fujet.

*Elle jouit plus du bien qu'elle fait que de celui qu'elle reçoit : Confoler les malheureux,
faire*

faire bénir à l'infortuné le jour qu'il détestoit peu de tems auparavant, c'est pour elle le moyen le plus sûr de soulager ses propres afflictions, & d'oublier ses peines.

“ Maman,” s'est écrié Victor, “ pour cette fois, je ne doute plus de la science de Monsieur Lawater, car s'il connoissoit notre bonne Amie, il n'auroit pas mieux pu la peindre.”

Vous croirez aisément que ce fut avec peine que nous vîmes arriver l'heure de nous retirer; il fallut bien enfin se séparer; je ne vous dirai point combien il en a couté, les larmes qui se sont versées, & les promesses réciproques de se revoir encore. Il étoit huit heures lorsque nous sommes arrivés à notre auberge, & nous n'avons pas cessé, jusqu'au moment de nous coucher, de parler de la journée que nous venions de passer. Nous nous sommes déterminés à rester ici encore aujourd'hui, afin d'avoir le tems de parcourir un peu les environs de la ville & d'en reconnoître la situation,

ce

ce que je n'avois fait qu'imparfaitement la premiere fois que j'y passai. Comme nous allons sortir dans ce moment, je vous quitte en vous embrassant de tout mon cœur.

R.

LETTRE IV.

LUCERNE.

NOUS avons quitté Zurich le jour que je vous l'avois annoncé, après avoir visité encore la délicieuse promenade où est le monument élevé à Gefner, & avoir admiré du haut des remparts les superbes points de vue qui se présentent de tous les côtés, & surtout celui du lac majestueux qui se développe dans son entier.

De retour à notre auberge nous avons trouvé le bon Fermier avec un petit chariot

riot couvert & deux chevaux tout prêt à nous mener à notre nouvelle destination, Lucerne, d'où je vous écris dans ce moment.

Nous avons déjà parcouru la ville, & examiné ce qu'il y avoit à voir; j'attends à présent la réponse du Général Pfiffers, à qui j'ai écrit, pour le prier de nous recevoir. Nous avons visité l'Eglise des Jésuites qui peut être appelée belle; ce qui a frappé le plus Victor & Amédée, ce sont de longs ponts de bois, qui traversent le lac, & sont ornés d'une multitude de peintures sérieuses & burlesques, qui ont occupé notre attention pendant un assez long espace de tems. La ville par elle-même n'a rien de remarquable, mais sa situation est délicieuse; placée à l'extrémité du lac, & comme suspendue sur la rivière, qui est fort claire & limpide, (on la nomme la Reufs) dominée de tous côtés, excepté celui du lac, par de riants coteaux entremêlés de prairies & de bois, rien ne

ne sauroit rendre l'effet de cette position.

On m'avertit dans ce moment que le Général Pfiffers nous attend. Adieu, je ne finirai ma lettre qu'à mon retour.

J'arrive de chez le bon & respectable Général, qui nous a reçus avec toute la politesse & l'amabilité possible. Il nous a montré le beau plan en relief qu'il a fait des petits Cantons de la Suisse. Après avoir rempli sa carrière militaire en France, d'une manière distinguée, & y avoir reçu les décorations dues à ses services, il est venu paisiblement se retirer à Lucerne sa patrie & y mettre en pratique la vraie philosophie. Cet homme sage a pensé qu'on ne doit pas cesser d'exercer ses facultés; il s'est tourné du côté de la nature où son gout le portoit; &, depuis plusieurs années, il passe une partie de sa vie à parcourir les montagnes les plus escarpées, & l'autre partie à modélér en petit, les grands objets que lui a offerts la nature. Victor
&

& Amédée lui ont fait mille questions, aux-quelles il a répondu avec une bonté & une complaisance remarquable.

Demain matin nous nous embarquons sur le lac; &, d'après ce que m'a dit Lodoïk, la scène que nous allons parcourir sera bien différente de celle que je vous ai dépeinte jusqu'ici. Vous aurez de mes nouvelles aussitôt que je trouverai l'occasion de vous écrire.

Adieu, je ne puis m'empêcher de répéter, pourquoi Elisa n'est elle pas avec nous.

R.

LETTRE V.

URSEREN.

COMMENT vous donner une idée du pays que nous avons parcouru, & du lieu où nous nous trouvons dans ce mo-

VOL. VI.

C

ment;

ment! Amédée prétend que ce devoit être ainsi qu'étoit situé le Paradis terrestre. . . Mais je ne veux pas anticiper, je vais continuer à vous tracer notre voyage, & les différentes particularités qui l'ont rendu intéressant

Nous nous sommes embarqués, comme je vous ai dit dans ma dernière lettre que c'étoit notre plan: Il faisoit le plus beau tems du monde, & pas un de nous ne s'avisa de soupçonner que la sérénité de ce beau ciel, le calme de ce lac majestueux pussent être altérés. Ainsi l'homme bon & sensible, mais sans expérience, s'embarque avec sécurité, & vogue à pleines voiles sur la mer de la vie, sans songer même à la possibilité d'un orage. . . . Mais il est bientôt détrompé par de dures & cruelles épreuves; heureux si son vaisseau n'est pas entièrement mis hors d'état de manœuvrer! alors il plie ses voiles, louvoie contre le vent, & tache de gagner la plus prochaine rade. C'est la réflexion que nous

nous a fait faire le changement subit du tems, qui, de beau & calme qu'il étoit, est devenu, après deux heures de traversée, orageux & terrible, de maniere à nous effrayer sérieusement, & nous obliger à chercher un abrit le plus promptement possible. D'abord nous avons entendu le bruit sourd du tonnerre, qui se prolongeoit le long des montagnes, sans que nous puissions appercevoir un seul nuage; Victor ne pouvoit concevoir d'où venoit ce bruit, & Amédée imaginoit qu'il sortoit de quelqu'antre souterrain, de quelqu'immense grotte dans l'intérieur des montagnes; je ne savois moi-même à quoi attribuer ce bruit, Lodoïk seul paroissoit tranquille, comme un homme qui prévoyoit ce qui alloit arriver, &, sans vouloir nous donner d'explication positive, "attendez," nous disoit-il, "dans un moment le phénomène qui vous embarrasse vous sera développé." Et, en effet, peu d'instans après, un petit nuage noir, s'élève de

derrière le mont Pilate : il s'étend bientôt sur la moitié de l'horison, en s'avancant avec majesté. Le vent devient terrible ; enfin l'orage est suspendu sur nos têtes, l'éclair fend la nue, le tonnerre éclate, les vagues s'enflent, se pressent, se brisent les unes contre les autres, & toute l'étendue du lac ne présente qu'une surface d'écume. Au milieu de cette confusion des élémens, la peur s'empare de moi, Amédée & Victor sont dans la plus grande agitation ; Lodoïk ordonne aux bateliers de faire tous leurs efforts pour aborder sur le champ, tantôt il aide lui-même à la manœuvre, tantôt il vient nous rassurer, il raisonne avec Victor & Amédée, & peu-à-peu vient à bout de les calmer. Enfin, après avoir lutté quelque tems contre la fureur des vagues, nous abordons dans une petite anse, où nous sommes suffisamment à l'abrit. Quelque majestueux qu'eut été l'orage, je ne l'avois pas admiré, j'étois trop absorbée par la crainte, mais

mais au moment où je me vis en sûreté, mes esprits s'éleverent, & j'éprouvai un faiblissement d'étonnement & de respect, à ce bruit effroyable, continué & répété de montagne en montagne; quelquefois je croyois entendre le fracas d'une masse énorme, qui, lancée par une main puissante, bondiroit de rocher en rocher, en se précipitant dans la plaine.

L'orage passé, nous avons continué notre route, &, après un heure, nous sommes arrivés à l'extrémité du lac. Ayant alors quitté le bateau nous nous sommes acheminés à pied jusqu'à Altorf, capitale du Canton d'Uri; nous ne nous sommes arrêtés dans cet endroit que pour y coucher, & le lendemain nous nous sommes mis en route pour Urseren. Victor & Amédée étoient portés dans deux petits paniers attachés aux deux côtés d'un cheval, Lodoïk & moi nous étions à pied. Tout le chemin se fait dans une vallée étroite, entre de hautes montagnes, & le long d'une rivière qui

se précipite en torrent, & forme quelquefois les chûtes d'eau les plus pittoresques. A mesure que l'on avance les sites deviennent de plus en plus affreux ; enfin, en approchant du pont du diable il semble qu'on est enfermé par des murailles de rocs à pic. Comme toute la verdure, les arbres alloient nous quitter, Lodoïk me fit remarquer un pommier, qui est le dernier arbre fruitier qu'on trouve en montant, &, en vérité, il a l'air d'être étonné de se trouver si haut perché. Il étoit chargé de fruits, mes pauvres enfans mouroient de soif, je fus tentée, & je cueillis une pomme ; au même instant je vis une femme d'un certain age sortir d'une cabane voisine, &, ne doutant pas qu'elle ne fût la propriétaire du pommier, honteuse de mon vol, je priai Lodoïk de lui faire des excuses. Lodoïk s'approchant d'elle, " Ma bonne femme," lui dit-il, " le désir de soulager la soif de ses enfans, a porté une Mere à vous dérober une
pomme,

pomme, recevez nos excuses, & le prix que vous croirez convenable pour le tort qui vous a été fait!" La femme reste un moment en silence, fixant Lodoïk d'une manière remarquable; "des excuses & des dédommagemens!" répond-elle ensuite, "croyez-vous donc, mon ami, que celui qui a créé cet arbre l'ait fait croître pour moi toute seule? . . . vous autres gens polis, qui habitez dans la plaine, je m'étonne que vous ayez des idées si extraordinaires. . . . pour moi, je vous dirai que j'ai négligé cet arbre pendant longtems, mais ayant remarqué un jour un pauvre voyageur bien fatigué, mangeant une de ses pommes, avec une joie & un plaisir inexprimables, dès ce moment cet arbre m'est devenu cher, je lui ai donné tous mes soins; & vous voyez comme il a prospéré, malgré l'aridité du sol sur le quel il est planté.—Dieu vous bénisse ma bonne," lui repliqua Lodoïk, "le peu de mots que vous venez de dire, m'en a

plus appris que bien des livres de morale & de philosophie." Cette scene n'a pas été perdue pour Victor & Amédée, qui n'ont pas manqué d'observer, que ce pommier devoit rapporter plus de plaisir à cette bonne femme, que le particulier le plus riche de la grande Bretagne n'en reçoit de ses immenses possessions; quoiqu'on lise de tous les côtés qui peuvent être abordés, **TRAPES DE FER, FUSILS A RESSORT, &c. &c.**

Les approches du pont du diable font frissonner d'horreur; elle est encore augmentée par le bruit terrible que fait l'eau en se précipitant. Nous avons enfin traversé ce fameux pont; sa situation, & la vue de la riviere qui tombe en masse, sont bien propres à frapper d'étonnement le voyageur. Lorsque vous êtes arrivés au delà, vous ne voyez de tous côtés autour de vous qu'un rempart de rochers à pic, & il est impossible

ble d'imaginer le moyen de sortir de cette horrible, mais pittoresque prison, lorsque tout à coup l'on découvre dans le rocher un trou, qui est l'entrée d'un passage souterrain, taillé dans le granit, & où un homme à cheval peut passer. Nous nous sommes engagés, non sans émotion, dans cette voute obscure, & après quelques minutes, comme par un enchantement, la vallée d'Urseren s'est présentée devant nous. . . . Rien ne sauroit rendre l'effet d'une transition aussi subite & d'un contraste aussi frappant; de vertes prairies se développent devant vous, & ce même torrent, qui se précipitoit tout à l'heure avec tant de fracas, est ici une rivière douce & paisible, qui serpente dans le milieu de la vallée, & contribue à animer & embellir le paysage. Je ne vous raconterai point toutes les sensations, les remarques de Victor & Amédée, ils sont vraiment dignes du beau spectacle qui s'est présenté devant eux. Nous étions à peine

arrivés à l'auberge qu'ils m'ont priée de les laisser aller botaniser dans les prairies des environs ; comme il n'étoit pas tard, nous nous sommes déterminés à aller tous cueillir des fleurs, dont l'abondance, la variété, & la vivacité des couleurs, ne peuvent être comparées à ce dont vous pouvez avoir l'idée. Parmi celles que nous avons cueillies il en est une fort rare, que j'ai prise moi-même sur le rocher, à l'entrée du passage souterrain ; on l'appelle, m'a dit Lodoïk, le grand Cothilédon ; sa fleur est à peu près haute d'un pied & demi, & ressemble beaucoup à celle du grand Maronnier des Indes, mais a quelque chose de plus élégant dans son port & dans la disposition des petites branches qui portent les fleurs. Mes enfans, sous l'inspection de Lodoïk, sont occupés, pendant que je vous écris, à arranger les fleurs, & les placer, pour les conserver, entre des feuilles de papier ; Amédée dit qu'il les destine à sa bonne amie Elisa,

Elisa ; Victor prétend qu'elle ne les mérite pas, puis qu'elle a manqué à sa parole ; pour moi je trouve qu'ils ont tous deux raison ; pour Lodoïk, il dit qu'il ne peut que vous aimer, & il a l'air de favoriser plus particulièrement les intentions d'Amédée.

Adieu, ma chere Amie, pourquoi n'êtes vous pas ici, il n'y auroit pas alors deux manieres d'envisager la chose, ni de la sentir.

R.

LETTRE VI.

TOUT est changé, ma bonne amie, au lieu de poursuivre notre course, nous revenons en hâte à la maison ; il s'est passé des événemens qui m'ont effrayée,

& au moment que je vous écris, quoique je n'aie plus de raison d'être inquiète, je ne puis me défendre d'un reste d'agitation, d'une tristesse même, dont je ne suis pas la maîtresse.

Le lendemain de notre arrivée à Urferen nous avons entrepris une excursion sur le mont Saint Gothard; nous étions près d'arriver à son sommet, lorsque des cris douloureux & perçants viennent frapper nos oreilles; Lodoïk court à l'instant du côté d'où partent les cris, & arrive sur le bord d'un précipice au fond du quel un torrent roule avec fracas, il voit un enfant qui s'est laissé tomber, & se débat contre le courant qui est prêt à l'entraîner; il s'élance dans l'eau pour le secourir: Je me presse moi-même d'arriver à l'endroit, & je découvre, au bas du précipice, Lodoïk portant dans ses bras l'enfant qu'il vient de sauver, & remontant vers nous avec peine; il étoit pâle comme la mort, je remarquai sur son

visage

visage quelques gouttes de sang ; “ je crois,” me dit-il, d’un air qui me donna de l’inquiétude, “ je crois que nous ferons bien de retourner tout de suite à Urseren, & de remettre notre partie à demain ; ce pauvre enfant a besoin de quelques secours.” Nous rebroussons donc chemin, & arrivés à Urseren, Lodoïk, en entrant dans la chambre de l’auberge, se trouve mal ; revenu à lui, il m’avoue alors que, dans l’empressement de secourir ce pauvre enfant, il s’étoit précipité lui-même, & avoit reçu quelques coups à la tête ; son récit m’alarme, mais il s’est trouvé si bien, quelques heures après, que je ne crois pas qu’il y ait sujet de craindre de suites fâcheuses, nous avons pris cependant par prudence le parti de retourner à la maison.

L’enfant est celui du Pasteur d’Urseren, il a un bras foulé, & est en général assez maltraité ; son Pere s’est décidé à le mener à Altorf où il peut être mieux

mieux soigné : il a fait la route avec nous; Lodoïk s'est beaucoup attaché à lui, & l'a engagé à nous promettre de de venir nous faire une visite quand son enfant seroit rétabli. J'oubliois de vous dire une anecdote qui m'a fait plaisir. Lorsque nous sommes redescendus à ce pommier dont je vous ai parlé, dans ma dernière lettre, l'enfant a poussé tout à coup un grand cri de joie, en disant : " Papa, n'est-ce pas en paradis que nous allons ? car, si je me rappelle la description que vous m'avez faite du pommier, en voilà certainement un : " c'étoit le premier qu'il voyoit en sa vie, & ayant lu dans la Bible que cet arbre étoit planté dans le paradis terrestre, il ne douta pas que là où il trouvoit un pommier il ne trouvât aussi le paradis. Victor & Amédée ont été très bons & attentifs pour leur petit compagnon de voyage, & s'ils ont été dans le cas de l'instruire sur beaucoup de choses, il
leur

leur a appris en revanche le nom & les qualités de plusieurs plantes des montagnes; ils se sont liés d'une amitié intime, & le Pere a promis à Victor & Amédée qu'il permettroit à son fils de passer quelque tems avec ses nouveaux amis.

Demain matin nous partons, & je ne vous donnerai de mes nouvelles que lorsque je serai de retour chez moi. Adieu, ma chere amie; il n'y a point de plaisirs purs dans ce monde. il faut se résigner, en remerciant chaque jour la Providence, qui nous distribue, dans sa sagesse, le trouble & la paix, les peines & les plaisirs, selon qu'il nous est le plus avantageux. Adieu, encore.

R.

LETTRE

L E T T R E V I I .

NOUS sommes de retour de notre petite course, depuis avant hier à quatre heure après midi. Lodoïk ne s'est arrêté que le tems nécessaire pour prendre un bouillon, & s'est rendu à sa ferme.

Vous l'avoueraï-je, Eliza, mon esprit est frappé, mes pensées sont tristes. . . . non, ce n'est point imagination, ses yeux, il est vrai, n'ont pas perdu leur vivacité, mais ils paroissent plus enfoncés qu'à l'ordinaire, & son visage est quelquefois d'une pâleur effrayante. Lorsqu'il s'aperçoit de mon inquiétude il sourit, & n'oublie rien pour me rassurer.

Hier matin il est venu nous faire une visite, il paroissoit mieux : j'étois dans le jardin, travaillant sous ce chêne, dont je vous ai parlé quelquefois ; il s'est assis près de moi ; Victor & Amédée sont
venus

venus lui étaler le trésor végétal qu'ils ont recueilli dans leur voyage, ce sujet a fourni un texte abondant de conversation à Lodoïk : il leur a fait remarquer l'admirable structure de chaque fleur, la variété des formes, la différence des couleurs, & surtout l'harmonie qui regne dans toutes les parties de chaque plante. L'attention la plus sérieuse, l'intérêt le plus vif étoient peints sur les visages de Victor & Amédée ; ils avoient écouté en silence, lorsque tout-à-coup, comme par un mouvement d'enthousiasme, Amédée s'écrie : “ Quel dommage que ces fleurs ne conservent pas toujours le même éclat, la même fraîcheur ! Comme elles étoient belles lorsque nous les avons cueillies ! maintenant, ne semblent-elles pas dire avec regret *nous avons été ?* — Mes enfans,” reprit Lodoïk, “ nous passerons comme elles, & comme elles notre froide dépouille dira un jour *que nous avons été ;* & à ce dernier moment, quelqu'ait été le nombre de nos années, notre
durée

durée ne nous semblera pas avoir été plus longue que celle de ces fleurs, qu'un même Soleil voit naître & flétrir." J'avois suspendu mon ouvrage, & j'écoutois Lodoïk, en le fixant attentivement, quand tout-à-coup je l'ai vu pâlir ses yeux se sont troublés, sa langue s'est embarrassée, & il s'est évanoui entièrement. Vous dirai-je tout ce que j'ai éprouvé ? non, Elisa, mes sensations ne sauroient se décrire. . . . Enfin il est revenu à lui après quelques instans, & s'apercevant de l'inquiétude dans laquelle j'étois, il s'est tourné vers moi, & me fixant, avec un regard où étoient exprimées la bonté, la foi & la résignation dans toute leur majesté : " Mon Amie," m'a-t-il dit, " Souvenez-vous que la bonté de Dieu est aussi grande que sa puissance. . . . Pour quoi donc nous inquiéterions-nous de ce qui doit nous arriver ? Mes Amis, ce monde n'est pas le lieu fixe de notre résidence, nous n'y sommes qu'en passant, comme un
 enfant

enfant que l'on place dans une école jusqu'à ce qu'il soit suffisamment instruit pour remplir la carrière à laquelle il est destiné. . . . jetez les yeux sur ce beau champ de blé qui commence à jaunir ; que penseriez-vous de celui qui l'a semé, si, au lieu de le moissonner dans la maturité, il le laissoit sans le recueillir ? . . . Nous sommes la moisson de Dieu, & il nous retirera lorsque le tems sera venu. Heureux ! si nous pouvons être comparés à ces riches épis, à ces champs fertiles, qui rapportent vingt pour un au propriétaire !” Je suis devenue tout-à-fait sérieuse, & les paroles de Lodoïk ont produit le même effet sur Victor & Amédée ; il s'en est aperçu, le sourire a reparu sur ses levres, son visage s'est animé : “ Pardonnez-moi,” a-t-il continué, “ mes chers amis, le sérieux de mes observations ; . . . croyez-moi cependant, ce n'est que le défaut de réflexion qui nous rend si pénible la considération des vérités dont je viens de
vous

vous entretenir. . . . Hé bien, souvenez-vous que cette même plante va bientôt se reproduire en se multipliant par les semences qu'elle a portées." Croiriez-vous, Elisa, que ces dernières paroles ont rendu à mon être toute son énergie, à mon âme toute sa résignation; tant est puissant l'ascendant de l'homme vraiment vertueux. Le ton de voix, la physionomie de Lodoïk avoient quelque chose au dessus de l'humain, & l'on eût dit que ses regards pénétroient au delà des barrières matérielles qui nous séparent de l'éternité.

Il étoit assez bien lorsqu'il nous a quittés, son visage même avoit quelque chose de plus animé qu'à l'ordinaire. Après diner nous sommes allés à la ferme, mais Lodoïk n'y étoit pas: " Il a écrit pendant longtems," m'a dit la Fermière, " & après avoir pris un peu de bouillon, il s'est rendu dans ce lieu où vous savez qu'il a coutume de faire ses promenades solitaires." N'osant pas le déranger,

déranger, je me suis assise sous le cha-
 taignier, pour l'attendre ; j'étois occu-
 pée à regarder mes enfans jouer sur le
 gazon avec ceux de la Fermière, lorsque
 celle-ci est venue travailler auprès de
 moi : " Comme nous sommes contents
 de vous voir heureusement de retour,"
 m'a-t-elle dit, " nous avons bien prié
 le bon Dieu qu'il vous protégeât
 le soir lorsque nous venions prendre le
 frais sous cet arbre, il nous paroissoit si
 triste de ne pas vous voir, que nous de-
 venions tout-à-fait mélancholiques ; il
 n'y a pas jusqu'à ces pauvres enfans qui
 n'avoient pas le courage de se livrer à
 leurs jeux accoutumés : O Madame !
 je sens bien que notre bon Ami a raison
 quand il dit, *qu'il y a sûrement un monde*
où ceux qui s'aiment ne seront jamais sé-
parés." Dans ce moment nous
 voyons arriver Lodoïk, il étoit pale &
 abattu ; aussi tôt qu'il nous apperçoit il
 s'avance pour nous joindre, mais la pe-
 tite troupe, qui l'a vu, se précipite au-
 tour

tour de lui, & le tient si étroitement serré qu'il ne peut faire un pas; il reste un moment immobile, une légère teinte de rouge colore son visage, les larmes coulent de ses yeux: "Mes enfans," dit-il, d'une voix entrecoupée, "que le bon Dieu vous bénisse! il est vrai," continua-t-il, en me regardant, "j'ai eu dans ma vie bien des peines, & des peines cuisantes, mais j'ai aussi éprouvé des momens bien délicieux! mes chers Enfans, n'oubliez jamais la vertu, la confiance en Dieu, quelque soit le ridicule que les hommes de ce siècle cherchent à jeter sur ce sentiment sans lui, je vous assure, toute vertu n'est que vanité; & la vraie sensibilité ne sauroit habiter que dans une ame religieuse."

Nous avons causé environ une demi heure, assis sous le chataigner; je me suis mêlée de médecine, & j'ai osé même donner quelques avis à Lodoïk. J'espère que ses souffrances n'ont rien de sérieux, mais ces maux de tête continuels, ces évanouis-

évanouissemens réitérés me donnent une inquiétude dont je ne suis pas la maîtresse. Il vouloit m'accompagner, mais je ne l'ai pas permis, de peur qu'il ne se fatiguât trop.

Puissé-je, ma chere Elisa, dans ma prochaine lettre, vous tirer tout-à-fait d'inquiétude sur le compte de Lodoïk ! Les jours d'un homme vraiment vertueux sont une si grande bénédiction pour les pauvres mortels, qu'il semble que la Providence devroit en prolonger le cours, même au delà de bornes ordinaires.

Adieu, mon Amie, je vous embrasse comme je vous aime, de tout mon cœur. Victor & Amédée me répètent de ne pas oublier de vous dire qu'ils vous aiment bien.

R.

LETTRE

LETTRE VIII.

ELISA, Lodoïk n'est plus.
 Comment vous rendre compte de toutes
 les différentes sensations qui m'ont agi-
 tée ! toutes mes facultés sont ab-
 sorbées par la douleur & l'admiration.
 Cette maniere de sentir est parta-
 gée par Viâor & Amédée : " quoi,"
 disent-ils, " est-il bien vrai que nous ne
 reverrons plus notre Ami !" & les larmes
 s'échappent de leurs yeux. Dans d'au-
 tres moments ils ne pensent qu'à la paix
 & au bonheur dont il jouit dans le séjour
 des Bienheureux ; mais ils sont surtout
 charmés par l'idée que, quoique Lodoïk
 ait quitté ce monde, il ne laissera pas ce-
 pendant de veiller sur eux. Le bon
 Fermier

Fermier & toute sa famille sont dans la plus grande affliction, mais leur tristesse porte un caractère de résignation & de foi qui semble dire : *Nous avons perdu un Ami, un Pere, un Compagnon de voyage. . . . mais après tout il n'a fait que hâter sa marche et nous devancer.*

Elisa, je vais tâcher de vous apprendre ce qui s'est passé depuis ma dernière lettre. autant que la confusion & le trouble qui existent dans mes idées pourront me le permettre.

Le jour que je vous écrivis, il fit un tems si affreux, qu'il me fut impossible de sortir; j'envoyai sur le soir demander des nouvelles de la santé de Lodoïk, on me répondit qu'il n'avoit pas quitté le lit de toute la journée. Je passai la nuit suivante dans une grande inquiétude : le lendemain, de grand matin, quelqu'un vint me dire, de la part de la Fermière, que Lodoïk étoit beaucoup mieux, qu'il avoit reposé assez tran-

quillement pendant la nuit, & qu'il espéroit nous recevoir après diner sous le grand chataignier. Mes enfans sautent de joie en entendant de si bonnes nouvelles, & m'embrassent de tout leur cœur, comme pour me féliciter; quelques larmes ont coulé de mes yeux & j'ai respiré plus aisément. Notre diner étoit à peine fini que nous nous sommes mis en marche pour la Ferme, & en y arrivant nous avons en effet trouvé Lodoïk assis au pied du chataignier, mais il étoit si pâle & si abattu, que mes enfans eux-mêmes en furent frappés; à notre approche le sourire reparut sur ses levres: " J'ai bien souffert, mes amis, nous dit-il, d'une voix abattue, " mais, grace à Dieu, je suis tranquille maintenant & il ne me reste qu'une grande foiblesse. . . . Affez-vous ici, près de moi, j'ai résolu de vous raconter un songe que j'ai eu la nuit dernière, un songe n'est qu'un songe, mais, mes enfans,

fans, le sage s'ait tirer parti de tout." Tout le monde s'étant rangé comme à l'ordinaire, il poursuivit ainsi: " Il me sembloit que j'étois en voyage, désirant, quoique fans impatience, d'en atteindre le terme; mais que d'accidens, tous plus pénibles les uns que les autres, ne rencontrai-je pas dans ma route! Une fois, entr'autres, je fus surpris par une troupe de gens dont les habits étoient hérissés de pointes aigues, ils ressembloient à des porcs-épics; ils m'environnerent & me presserent de telle maniere qu'ils enleverent tout le duvet du drap de mon habit, qui, pour le dire en passant, étoit tellement proportionné à ma taille, qu'il sembloit faire partie de moi-même. J'étois délivré de ces gens, & je respirois un peu, lorsque je rencontrai un homme qui montrait la lanterne magique; ma figure lui parut comique, & propre à faire de l'effet, il s'empara de moi, m'appliqua sur un verre, & me

montra pour de l'argent ; j'étois fort mal à mon aise ; après quelque tems cependant, il me rendit ma liberté, mais hélas ! il m'avoit fait si souvent passer & repasser, qu'il ne restoit que la corde à mon pauvre habit. Enfin, je tombai entre les mains d'un Remouleur qui m'appliqua sur sa meule à aiguïser, pendant qu'il l'a faisoit tourner ; &, en vérité, lorsqu'il me laissa aller, mon habit n'avoit pas la consistance d'une toile d'araignée. Dans cet état j'arrivai sur le bord d'une riviere, au de là de laquelle je vis un immense édifice, que l'on me dit être le terme de mon voyage. Une foule de gens, qui étoient arrivés les uns à cheval, les autres en carrosse, avoient l'air d'attendre sur la rive ; ils avoient tous des habits presque neufs. Honteux de ma nudité, je m'élance dans un bateau, qui se met aussitôt en mouvement pour me porter à l'autre rive ; je n'avois pas encore mis
 pied

pied à terre, lorsque ce grand édifice,
 qui étoit un Palais, devint tout à coup,
 pour moi, transparent comme le plus
 beau cristal; au centre étoit un Soleil
 millefois plus brillant que celui qui nous
 éclaire. Mais quelles ne furent pas ma
 surprise & mon admiration! lorsque je
 vis tomber en poussière le misérable
 habit qui me couvroit, & mon corps
 devenir lui-même aussi transparent &
 lumineux que le plus pur diamant.
 Quelqu'un me donna la main pour me
 faire entrer dans le Palais; je vis alors
 distinctement les personnes que j'avois
 laissées sur l'autre rive, quoique je fusse
 moi-même invisible pour elles:—elles
 ne peuvent, me dit mon conducteur,
 arriver ici avant que leurs habits usés
 comme le vôtre, ne tombent également
 en poussière! A ces mots je me suis
 éveillé. Mes enfans, un jour nous
 plaindrons de tout notre cœur ceux qui
 nous auront persécutés, & nous verrons
 que c'est à eux seuls qu'ils ont fait tort. .

je pardonne sincèrement à ceux qui ont cherché à rendre ma vie pénible & je prie mon Dieu pour eux de tout mon cœur. . . . mes enfans je vais bientôt vous quitter. . . . promettez-moi de n'oublier jamais la vertu. . . . la religion. . . . Adieu. . . . je remets mon ame entre vos mains, ô mon Dieu !" Ici la voix de Lodoïk devint si foible qu'il ne put continuer, & m'ayant exprimé le désir de prendre quelque repos, nous nous sommes retirés. Le lendemain à cinq heures du matin le Fermier vint m'annoncer que Lodoïk n'étoit plus; il n'avoit fait, pour ainsi dire, que cesser de respirer. Il a été enterré ce matin dans le lieu de ses promenades solitaires, sous cette voute formée par un rocher, où je vous ai mandé, il y a quelque tems, que nous avions passé un après diner. Sur le rocher on a gravé ces mots :

ICI REPOSE NOTRE AMI.

R.

P. S. Elisa,

P. S. Elifa, ma détermination est prise,
je retourne immédiatement en Angle-
terre, j'ai besoin de me trouver auprès
de vous.



LONDON.





